

Cette fleur est vénérée depuis l'Antiquité et les grands peintres européens dont Vincent van Gogh l'ont souvent prise pour modèle. Ainsi les artistes hollandais ont parfois représenté plusieurs variétés sur le même tableau sans tenir compte de leur période de floraison...

- *Iris, une plante médicinale métamorphose l'eau*, par Christina Kiehs-Glos, traduit de l'allemand par Cornélia Bender, éditions Aethera, 96 pages, 2005

Portrait

[France-Chine 2014](#)

La Chine selon Jean-François Billeter



La lecture des écrits de Jean-François Billeter (né à Bâle en 1939) est surtout stimulante dans la critique, partielle, constructive, passionnée et politique, des ouvrages de ses confrères sinologues qui livrent, trop complaisamment selon lui, une vision déformée de la Chine et de son histoire. Fondateur de la chaire de chinois à l'université de Genève, ce philosophe de formation a consacré cinquante ans de sa vie à l'étude de la pensée et des pratiques chinoises. Dans chacun

de ses livres, le lecteur est étourdi par la culture encyclopédique, la préoccupation de l'humain et la limpidité d'écriture du chercheur. La générosité de l'humaniste n'est même pas feinte lorsqu'il juge néfaste l'influence du sinologue et philosophe François Jullien (Embrun, 1951) au gré d'un réquisitoire, solidement argumenté, à charge et à décharge.

Dans « *Chine trois fois muette* », il impute une grande part des maux de notre temps à la *raison économique* dont il date les prémices à la Renaissance, en Italie, lorsque les marchands s'enrichissent avec le développement du commerce et la généralisation de la monnaie. Il pointe un deuxième moment clef entre le XVI^e et le XVIII^e siècles quand ces mêmes marchands européens ne se contentent plus d'acheter et de vendre des produits et qu'ils se mettent à organiser le travail des autres. Le troisième acte intervient au début du XIX^e siècle dès que la raison marchande décide de considérer le travail lui-même comme une marchandise qui sera achetée et vendue. Ainsi l'économie a réduit le social, prétend-il, et il lui dicte sa loi. « *Tel est le principe du bouleversement qui s'est emparé du monde depuis lors et qui continue de déployer ses effets aujourd'hui* », conclut l'auteur avant de préciser que la société chinoise est désormais soumise à la même logique économique. Dans un « *Essai sur l'histoire chinoise, d'après Spinoza* », additif au titre précédent, il esquisse une interprétation de l'histoire chinoise comparable à celle que le philosophe

hollandais a donné de l'histoire des Hébreux. Il prend soin de souligner la particularité chinoise, fondamentale, dans son organisation politique et sociale : « *Nous pouvons distinguer deux moments cruciaux dans ce développement plurimillénaire. Ce sont la création de la royauté des Zhou, quelques décennies avant l'an mille (avant notre ère), et, environ huit cents ans plus tard, la création de l'empire par Qin Shihuang en 221 avant J.-C. La royauté des Zhou est un régime rappelant la féodalité de notre Moyen Âge, mais formé par le haut, d'un coup ou en peu de temps, et doté dès l'origine d'une organisation remarquable qui a imprimé sa marque au monde chinois* ». « *Le régime actuel repose sur les mêmes bases, écrit-il plus loin. Le Parti communiste chinois a rétabli, une fois de plus, la division traditionnelle de la société en deux sphères mais, cette fois-ci, le croisement de la tradition chinoise avec la tradition bolchévique et d'autres éléments de provenance occidentale a produit un mélange instable, dont l'avenir est incertain.* »



Dans « **Contre François Jullien** », il pourfend avec maestria mythes et clichés colportés auprès du public parmi lesquels le peu de crédibilité de la vision de l'empire chinois interprétée par les pères jésuites au XVIII^e siècle, une perspective qui s'inspirait des mandarins et autres grands commis de l'État. Il incite les historiens à s'en remettre à des sources plus authentiques et à modérer notamment les parallèles excessifs entre pensée occidentale et pensée chinoise sur l'unique héritage philosophique grec. En outre, il n'hésite pas à fustiger les éditeurs de la Bibliothèque de la Pléiade d'avoir publié une traduction du *Houai-nan-tseu*, de Lieou An (179-122 av. J.-C.), prince de Houai-nan, « *un ouvrage taoïste qui procède de l'art de cour et dont la prose tourne souvent à vide* ». Il exhause en revanche la pensée du philosophe confucéen Tchouang-tseu (IV^e s. av. J.-C.) dont il dit relire fréquemment l'ouvrage magistral et polyphonique qui porte son nom en y associant le compositeur... Jean-Sébastien Bach ! « *Dans une suite ou une toccata, observe-t-il, quand un morceau est achevé, il passe au suivant qui ne lui ressemble pas. Je trouve les mêmes qualités dans le "Tchouang-tseu". Chez Bach comme chez Tchouang-tseu, cette forme finie et polyphonique est l'expression d'une pensée* ».



À propos de musique, le lecteur relève dans le remarquable « **Essai sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements** », l'assertion selon laquelle « *l'art de l'écriture a sur la musique cette supériorité que les interprétations anciennes en sont conservées. Nous ne savons plus comment jouaient Rameau, Mozart, Chopin ou les grands interprètes de leur temps, mais nous voyons aujourd'hui encore, dans toutes leurs nuances, les interprétations des grands calligraphes des Ming, des Yuan, des Song et des Tang, voire de calligraphes plus anciens. Nous avons des milliers d'œuvres, des centaines de*

chefs-d'œuvre témoignant de deux millénaires d'histoire : autant d'enregistrements fidèles qui manquent aux mélomanes et aux musicologues pour toute la période antérieure aux enregistrements d'aujourd'hui ».

Érudit encyclopédiste, profondément humain et sémillant styliste, vous disais-je, ce Jean-François Billeter écrit des livres providentiels qui donnent à notre plaisir de lecture un peu plus de subtilité et à nos sens un peu plus d'acuité.

Jean-François Billeter © Photo X droits réservés

Bibliographie

De Jean-François Billeter, aux éditions Allia, je recommande les livres suivants :

- *Chine trois fois muette : essai sur l'histoire contemporaine et la Chine*, suivi de *Essai sur l'histoire chinoise, d'après Spinoza*, 160 pages, 2010
- *Contre François Jullien*, 128 pages, 2006
- *Leçons sur Tchouang-tseu*, 160 pages, 2011
- *Essai sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements*, 416 pages, 2010
- *Études sur Tchouang-tseu*, 295 pages, 2008
- *Un paradigme*, 128 pages, 2012.

Varia : le coquillage cauri, monnaie d'échange de la traite négrière



« Dans l'art de convertir un coquillage en monnaie, un exemple célèbre et particulièrement éloquent à ce titre est celui des cauris. L'histoire de ces petits coquillages, qui n'ont l'air de rien mais qui eurent un destin étonnant, est bien connue grâce notamment aux travaux de Jan Hogendorn et Marion Johnson (1986). Ces cauris ont été la principale monnaie de la traite des esclaves : c'est là leur premier et triste titre de gloire, et la clef de leur redoutable succès. Des centaines de millions de petits coquillages, pêchés dans la mer des Maldives (océan

Indien) et parvenus sur les côtes d'Afrique après un voyage qui durait une année ou plus, ont fourni une monnaie d'échange quasi inépuisable au trafic négrier. Ils furent d'abord introduits en Afrique noire, réservoir de la main-d'œuvre servile, par les marchands arabes, pionniers dans ce genre de commerce, à partir de l'Afrique du Nord et à travers le Sahara. Plus tard, ils furent embarqués par les compagnies européennes de commerce maritime, qui s'en servaient en tout premier lieu pour lester les cales des navires, jusqu'à Lisbonne, Amsterdam ou Londres. Dans ces métropoles européennes, grands ports d'armement des navires négriers, ils étaient mis en tonneaux et reprenaient la mer dans les soutes des bateaux en direction de l'Afrique de l'Ouest. C'est sur les côtes africaines, et